

Nous avons oublié de dire que Pierre Dupont s'était démis de ses fonctions à l'Institut le jour où il avait publié le *Chant des ouvriers*. Il craignait que la couleur de l'œuvre ne déplût aux académiciens.

Pour avoir la propriété de cette chanson, Furne délia sa bourse et versa l'or, sans compter, dans la poche de l'auteur.

Dupont se trouvait assez riche et dédaignait les médiocres honoraires de sa place.

Un autre éditeur, Houssiaux, s'occupait de réunir en volume les couplets de notre poète. Il complète aujourd'hui l'œuvre du chansonnier dans une magnifique édition, illustrée par Tony Johannot et Célestin Nanteuil.

Houssiaux ne tenait pas aux chants dits patriotiques.

C'est à lui que le public doit le retour de Pierre Dupont au genre pastoral, dont M. Alexandre Dumas l'avait malheureusement écarté.

Ne pensons plus à la politique et prêtons l'oreille.

Le poète chante. Nous allons retrouver toutes les délicieuses inspirations de ses premiers jours.

Rêvez un frêle paysage
De bruyères et de bouleaux
Dont flotte au vent le blanc feuillage,
Comme l'écume sur les eaux ;
Et, sous cette ombre échevelée,
Rêvez, plus gracieuse encor
Que les bouleaux de la vallée,
La Vierge aux longues tresses d'or.

Jour et nuit, blanche et blonde, elle erre,
Ses yeux bleus se noyant de pleurs,
Fille du ciel et de la terre,
Sœur des étoiles et des fleurs.

Ne vous semble-t-il pas voir passer là-bas, sous les arbres, aux rayons de la lune, cette blanche apparition ?

Le *Dahlia bleu*, *Ma vigne*, la *Véronique* et la *Chanson du blé* sont quatre chefs-d'œuvre. Dupont varie comme la nature ses couleurs et ses parfums.

Douces à voir, ô véroniques !
Vous ne durez qu'une heure ou deux,
Fugitives et sympathiques
Comme des regards amoureux.
Fleurs touchantes du sacrifice,
Mortes, vous savez nous guérir.
Je vois dans votre humble calice
Le ciel entier s'épanouir.

O véroniques ! Sous les chênes
Fleurissez pour les simples cœurs
Qui, dans les traverses humaines,
Vont cherchant les petites fleurs.

On ne peut rien voir de plus naïvement gracieux et de plus délicat comme pensée.

Voulez-vous maintenant du vrai langage rustique, bien cru, bien ronflant et bien sonore ?

Je suis la mère Jeanne
Et j'aime tous mes nourrissons,
Mon cochon, mon taureau, mon âne,
Vaches, poulets, filles, garçons,
Dindons, et j'aime leurs chansons,
Comme, étant jeune paysanne,
J'aimais la voix de mes pinsons.

Venez, poules à crête rouge,
Et mon beau coq tambour-major !
J'aime que tout ce monde bouge,
Je vois remuer mon trésor :

Ces marçassins, ce veau qui tette,
Ces canetons qui vont nageant,
Cet agneau qui bêle à tu-tête,
C'est pour moi le bruit de l'argent.

C'est qu'il en faut dans un ménage,
De l'argent blanc, de l'or vaillant ;
On n'en gagne pour son usage
Qu'en bien veillant et travaillant.
Par-dessus votre homme se grise
Et trébuche en rentrant au nid ;
On se bat ; mais, après la crise,
On s'embrasse et tout est fini.

Lisez la *Vache blanche*, le *Larvoir*, la *Fille du cabaret*, le *Gardeur d'oies* et le *Garçon de moulin*, vous y trouverez la même verve désopilante, la même vérité de peinture, la même senteur champêtre.

Savez-vous la chanson des prés
Qui porte à la mélancolie ?
Allez l'entendre, et vous verrez
Qu'elle est jolie.

C'est la chanson que l'on entend
Dans la saison de la verdure,
Quand dans la grande herbe on s'étend
Et qu'on n'a pas l'oreille dure.
Écoutez bien au creux du val
Ce long murmure qui serpente :
Est-ce une flûte de cristal ?
Non, c'est la voix de l'eau qui chante.

La poésie de Pierre Dupont a un charme rêveur qui échappe à la poésie de Béranger.

On remarque chez le père de Frétillon de plus vives et de plus sémillantes allures ; ses flonflons sonnent mieux, on entre en danse plus facilement avec ses vers, et près de lui la muse gaillarde se retrouve sans gêne.

A côté de Pierre Dupont, au contraire, nous la voyons prendre un voile de mélancolie et de pudeur. Elle n'en est pas plus bégueule, mais la danse éternelle et la joie de chaque instant la fatiguent ; elle aime à se promener seulette au bord des champs, sur la lisière des bois, elle écoute la brise et l'oiseau qui chantent, elle rêve en voyant les étoiles.

Quel calme ! Que les cieux sont grands !
Et quel harmonieux murmure !

Frétillon, pendant ce temps-là, se trémousse, rit et baguenaude.

Si elle court dans les prés, c'est afin qu'on la poursuive ; si elle cueille une marguerite, c'est pour se baisser et montrer la jambe. Les beautés de la nature la touchent médiocrement, jamais elle ne songe à les peindre.

On aurait tort de conclure que nous voulons mettre Pierre Dupont au-dessus de Béranger.

Nous croyons que l'auteur du *Dahlia bleu*, grâce aux douces nuances de ses tableaux et à une vérité de détails exquise, offre plus de sympathie aux âmes rêveuses ; mais il est loin, dans l'ensemble de son œuvre et toute gaudriole mise à part, d'atteindre à la pureté de rythme et à l'élévation de notre poète national.

Ainsi, dans les chants patriotiques, Dupont reste au-dessous du médiocre, tandis que Béranger monte jusqu'au sommet le plus sublime de l'ode. Cela tient à ce que l'un n'a jamais touché que la corde d'un parti, tandis que l'autre tire ses vibrations du cœur même de la France.